

LUCA GIORDANO, LE RETOUR, suite et fin



Luca GIORDANO 1632, Naples (Italie) - 1705, Naples (Italie)
Saint Dominique s'élevant au-dessus des passions humaines -
vers 1660-1662

Huile sur toile. 233,5 x 186,4 x 3,9 cm
Achat à M. François Cacault en 1810

Après plusieurs mois d'absence pour cause d'exposition dans « Luca Giordano. Le triomphe de la peinture napolitaine » au Petit Palais à Paris et au Museo e Real Bosco di Capodimonte de Naples, le tableau de Luca Giordano, *Saint Dominique s'élevant au-dessus des passions humaines*, retrouve sa place sur les cimaises du musée d'arts de Nantes.

Que voit-on ?

Un moine vêtu de sa tunique claire ceinturée par un chapelet et d'un scapulaire, pièce d'étoffe foncée passée sur les épaules, lève les yeux au ciel dans une gestuelle dramatique, tandis que trois personnages l'assiègent et le serrent de près. C'est Saint Dominique, un livre ouvert à ses pieds, une plume servant à écrire posée dessus, détourné de ses chères études par ses assaillants.

Une femme au sein dénudé, dévêtue d'une robe bleue et de voiles transparents, à la cuisse (légère ?) le regarde avec concupiscence semble - t'il prête à se jeter sur

ce pauvre homme. C'est l'image-même de la courtisane, de la femme séductrice, de la tentatrice, du péché de chair. Alors qu'un satyre mi-homme, mi-bouc dont on aperçoit le sexe contre le vêtement noir du religieux, nous regarde effrontément, soufflant dans une flûte argentée, lui c'est le compagnon de Dyonisos ou Bacchus, dieu de la vigne, du vin et de ses excès, de la folie et de la démesure. Tandis qu'un autre faune à ses pieds semble surgir des flammes rougeoyantes de l'enfer.

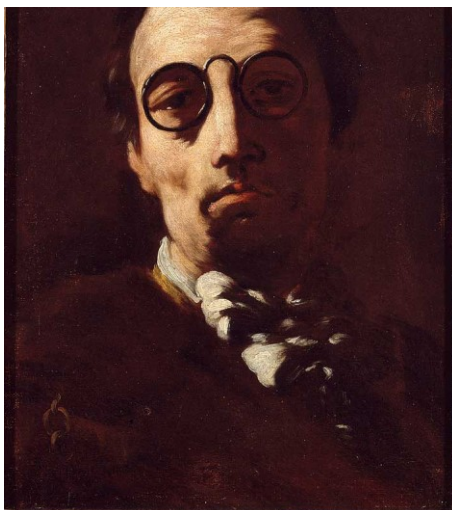
Seuls deux personnages sont réalistes, le moine et la femme, et peints de manière plus affirmée tandis que les deux autres sont des figures inventées de la mythologie, peints dans un sfumato brun rougeâtre.

Allégorie des passions humaines, cette ronde démoniaque marquée par le mouvement des corps, des bras et des mains, nous aspire mais une clarté écarte les nuées et la lumière descend sur le saint au centre de la toile (Possible sortie ? Possible salut ?). Nous ? Car le satyre s'adresse à nous pour nous entraîner dans cette sarabande des passions humaines.

Dans cette mise en scène théâtrale, l'artiste choisit le point le plus dramatique, celui de la tentation et de l'appel à l'aide pour y résister, l'invocation de la clémence divine. On est dans l'émotion et la passion, ce sont les codes de la verve baroque aux éclats lumineux, aux tourbillons orageux, aux tonalités héritées de Venise

Qui est Luca Giordano ?

C'est un peintre de renommée internationale du *Seicento* qui ne connaît sa première rétrospective en France que plus de 314 ans après sa mort ! Né à Naples en 1632, Luca Giordano connut une carrière fulgurante comme sa technique qui le fit surnommer « *Fa presto* ». Grand peintre de la Contre-Réforme, cet élan de l'Eglise catholique pour reconquérir le cœur et les âmes, Luca Giordano est influencé par le ténébrisme et les éclairages forts de Jusepe de Ribera, Espagnol de naissance mais Napolitain d'adoption, héritier du naturalisme de Caravaggio, puis par le Baroque romain de Pietro da Cortona, maître du décor et du grand Bernini. Les tendances religieuses napolitaines encouragent la représentation des aspects les plus douloureux de la condition humaine. Giordano acquiert une réputation internationale qui le fait appeler par Carlos II, roi d'Espagne à Madrid. Peintre du roi jusqu'au décès de ce dernier, Giordano rentre à Naples en 1702 où il décède 3 ans plus tard.



Luca Giordano, Autoportrait (vers 1680), Stuttgart Stattsgalerie

Et Saint Dominique ?

Domingo Núñez de Guzmán est né en 1170 à Caleruega en Espagne et mort le 6 août 1221 à Bologna (Italie). Fils de Feliz de Guzmán, riche propriétaire et de Juana d'Aza, de haute noblesse, comme ses deux autres frères, Domingo devient religieux catholique, prêtre. Il fonde l'Ordre des Frères prêcheurs à Toulouse en 1215, ordre mendiant catholique. Les « *dominicains* » sont invités à s'instruire sans relâche avec pour mission l'apostolat, c'est-à-dire la propagation de la foi donc la prédication, tandis que les « *franciscains* » à l'image du Christ vivent une vie de grande pauvreté et de simplicité évangélique.

Arrivé à Bologne en 1218, le futur San Domenico (canonisé par l'Eglise en 1234) est impressionné par la vitalité de cette ville universitaire, l'Université de Bologne est l'une des plus anciennes au monde, et d'importance pour sa mission évangélisatrice. Saint Dominique tiendra les deux premiers conseils généraux de l'Ordre des Frères prêcheurs, dans la petite église de San Nicolò du Vignoble qui deviendra la Basilica di San Domenico. Elle accueillera ses restes dans l'*Arca di San Domenico*, chef d'œuvre de Nicola Pisano, Arnolfo di Cambio, puis augmenté des ajouts de Niccolò dell' Arca, du jeune Michelangelo et de Alfonso Lombardi, du XIII^e au XVIII^e.



Basilica San Domenico, Bologna



Basilica di San Domenico,
Arca di San Domenico, Bologna



Gloire de San Domenico, de Guido Reni (1613-1615), Basilica di San Domenico

Achat de François Cacault en 1810

Le cœur des collections du Musée d'arts de Nantes provient effectivement de l'achat par la Ville en 1810 de l'ensemble des œuvres de ce grand collectionneur né à Nantes en 1743 et décédé à Clisson en 1805.

Et elles sont italiennes ! Car c'est en Italie, que François Cacault, dont la collection était formée de 1155 peintures, 64 sculptures et plus de 10500 gravures, allant des Primitifs italiens au XVIII^e, acquit la majeure partie de ces œuvres grâce à sa carrière diplomatique : à Naples comme secrétaire d'ambassade auprès de la cour des Deux-Siciles, à Florence et à Rome où il fut ministre plénipotentiaire. Son frère

Pierre Cacault, peintre, qui choisit de vivre 20 ans en Italie, le seconda certainement dans ses choix artistiques.

Huile sur toile. 233,5 x 186,4 x 3,9 cm

C'est une toile de grandes dimensions.

Il faut se rappeler que les œuvres d'alors n'étaient pas faites pour nos musées créés de toutes pièces au début du XIX^e siècle mais pour les églises, les couvents, les lieux de culte et servaient à l'enseignement de la Bible pour le plus grand nombre.

Les tableaux étaient accrochés en hauteur au-dessus des autels, entourés de colonnes et de dorures, l'effet devait être saisissant. Et la fée électricité n'existait pas, seules la lumière du jour et la lueur des chandeliers faisaient vibrer les couleurs et les gestes donnant sans doute encore plus de vie et de force à ces personnages.

Aujourd'hui, nous, observateurs, regardeurs, visiteurs, public, admirons ces œuvres accrochées à notre hauteur, face à nous, dans une lumière tamisée et nous approchons l'intimité du peintre en remarquant des détails impossibles à distinguer à l'époque, des traces de pinceau et plus émouvant encore les traces de doigts de l'artiste, ce que ne dédaignait pas de faire Luca Giordano lui-même.